

## Entrevue avec le sénateur Roméo Dallaire

(interrogé par Normand Carrey, M.D., le 22 février 2012, Sénat, Parlement du Canada)

La version anglaise a été publiée dans le numéro mai 2012



### Biographie résumée:

Le général Dallaire est Officier de l'Ordre du Canada, Grand officier de l'Ordre national du Québec et Commandeur de l'Ordre du mérite militaire. L'ONU lui a décerné la médaille Pearson pour la paix; il a reçu le Prix d'affaires publiques du Collège Arthur Kroeger de l'université Carlton, le prix d'excellence du Centre des sciences de la santé du Manitoba et le *Humanist Award* de l'université Harvard. Il est l'auteur de deux livres qui ont connu un grand succès. Il a décrit son expérience au Rwanda dans *J'ai serré la main du diable—La faillite de l'humanité au Rwanda et Ils se battent comme des soldats, ils meurent comme des enfants*.

Le général Dallaire est surtout connu pour avoir assumé le commandement de la Mission d'assistance des Nations unies au Rwanda (MINUAR) avant et pendant le génocide de 1994. Il a informé les Nations unies du massacre qui se préparait, lequel a coûté la vie à plus de 800 000 personnes en moins de 100 jours; il n'a toutefois pas été autorisé à intervenir, et les Nations unies ont retiré leurs forces de maintien de la paix. Assisté d'un petit contingent de soldats et d'observateurs militaires ghanéens, le général Dallaire a désobéi aux ordres et est resté au Rwanda pour respecter l'engagement moral qu'il avait pris de protéger

les personnes qui cherchaient un refuge auprès des forces des Nations unies.

Q. Vous avez assisté à de nombreuses atrocités, des atrocités que nous ne pouvons même pas imaginer. Qu'est-ce qui vous aide à rester optimiste?

R. Mon optimisme vient d'une décision volontaire, après ma quatrième tentative de suicide. J'ai alors réalisé que si nous nous limitons à des objectifs à court terme, nous risquons de ne jamais les atteindre, ce qui peut nous déprimer. Le milieu dans lequel j'évoluais à l'époque—les droits de la personne, les atrocités collectives, la résolution des conflits—exigeait une perspective à beaucoup plus long terme; j'ai donc utilisé l'expérience acquise en matière d'achat de matériel militaire, où il faut 25 ans pour accomplir quoi que ce soit; alors trois ou quatre ans ne sont donc pas si longs. Dans le monde, les êtres humains recherchent la paix et non les conflits; la révolution dans les communications, l'influence grandissante des organisations non gouvernementales (ONG), la création de forums internationaux comme les cours criminelles sont tous des éléments positifs, il n'en reste pas moins qu'il faudra peut-être attendre plusieurs siècles pour que quelque chose bouge, mais c'est ainsi! Je ferai ma part, aussi modeste soit-elle, d'autres feront la leur; donc je suis optimiste parce que j'ai adopté le point de vue selon lequel la résolution des problèmes très complexes est une entreprise à long terme, au lieu de vouloir résoudre ces problèmes à court terme en me heurtant à des obstacles qui semblent être insurmontables.

Un jour, un ami m'a posé la question suivante: «Comment mangerais-tu un guimauve de une tonne. «Une bouchée à la fois,» il m'a répondu. C'est de là que vient mon optimisme. On progresse vers la résolution de ces problèmes, mais c'est à nous d'encourager cette progression, et d'adopter une optique à long terme.

Q. Pourquoi avoir attendu la quatrième tentative de suicide, s'est-il passé quelque chose de spécial?

R. Oui, c'est comme si j'avais vu le Saint-Esprit, ha ha. Non, en fait, c'est à ce moment-là que j'ai compris que je ne pourrais pas me supprimer parce que j'étais très étroitement surveillé et entouré. J'avais aussi le soutien de mes pairs,

les médicaments m'aidaient, et mon livre *J'ai serré la main du diable* sur mes expériences au Rwanda était en train de prendre forme. La thérapie brisait les situations extrêmes que j'étais en train de revivre, les atténuait, ce qui me permettait de penser plus clairement; le livre commençait à se concrétiser et à avoir un sens pour moi.

Q. L'écriture vous a-t-elle aidé?

R. Écrire un livre était totalement inutile du point de vue thérapeutique parce que cela m'a fait revivre l'enfer que j'avais vécu sept ans auparavant au Rwanda, et parce que la seule façon de le décrire était de le revivre. Même l'odeur du papier sur lequel j'avais pris mes notes me rappelait des choses horribles, je revivais chaque jour cet enfer. Toutefois, le plus important lorsque j'ai commencé à écrire a été la satisfaction; écrire m'a permis de discipliner ma pensée, cette discipline que j'avais complètement perdue, et qui rendait les choses plus claires. Mais elle ne m'a pas empêché de revivre mon expérience au Rwanda pendant les trois ans qu'a duré la rédaction du livre.

Q. Était-ce la première fois que vous écriviez?

R. J'avais écrit diverses publications à l'armée, mais il s'agissait surtout d'articles techniques.

Q. Qu'est-ce que les pédopsychiatres et les thérapeutes en santé mentale doivent savoir d'autre sur les familles de militaires, surtout s'ils n'appartiennent pas à ce milieu?

R. Ils ont beaucoup à apprendre sur ce territoire inexploré, non seulement sur la manière d'intervenir mais aussi sur celle de donner une nouvelle dimension aux soins destinés à ces familles.

Les enfants de militaires sont très différents des autres enfants. Ma femme, elle-même issue d'une famille de militaires, leur a d'ailleurs fait l'école pendant 12 ans. Ces enfants sont indépendants, plus autonomes que les autres enfants; ils s'adaptent mieux aux circonstances, se font plus facilement des amis et ont une plus large perspective parce qu'ils déménagent souvent, à l'intérieur du Canada ou à l'étranger. Le parent qui est dans l'armée a été amené à voyager, ce qui donne une dimension internationale à la famille. Ces enfants sont résilients et mieux équipés que les autres pour affronter le changement et les difficultés. Ayant été exposés à diverses ethnies et cultures, ils sont davantage conscients que les autres des nuances et des différences, même légères, surtout lorsqu'ils vivent sur une grande base militaire.

Une autre facette de leur expérience est que les enfants comme eux qui vivent une vie de famille comme la leur sont peu nombreux. L'un des parents est absent pendant longtemps, il n'est pas en voyage d'affaires de trois ou quatre jours. Il n'est pas parti faire du tourisme, il est exposé au danger et au risque.

En outre, il peut exister, dans certains cas, un certain antagonisme, voire de l'hostilité, envers ces familles et leurs

enfants, de la part des enseignants, de l'entraîneur de hockey ou d'autres personnes dans leur environnement, si ces dernières, qui ne sont pas dans l'armée, ne sont pas d'accord avec la mission en question, qu'il s'agisse de l'intervention en Afghanistan ou de la décision de pas aller en Irak. Les enseignants ou d'autres adultes perdront patience, l'enfant sera très souvent ostracisé par les autres parce que ces adultes ne comprennent pas ce que l'enfant est en train de vivre. Cela crée une situation dans laquelle les enfants ressentent la tension, mais ne sont pas suffisamment développés pour comprendre la situation dans son ensemble ou pour y faire face.

Tout cela est un facteur de stress important pour ces enfants et leur famille.

La situation est encore plus difficile si le conjoint ou la conjointe ne sait pas la gérer, ce qui exacerbe la pression sur les enfants. Cela peut parfois venir de membres de la famille élargie, de tantes, d'oncles ou de cousins opposés à la mission, ou encore de grands-parents fâchés que leur fils soit parti et se trouve dans une situation à risque; ayant du mal à vivre cette réalité, ils reportent leur anxiété sur la famille du militaire.

Lorsque l'enfant grandit et devient adolescent, il est plus conscient de sa vulnérabilité (que quelque chose peut arriver au parent militaire); il comprend mieux la situation, mais ne sait pas davantage la gérer.

L'enfant ou l'adolescent doit non seulement faire face à l'absence d'un de ses parents, mais aussi affronter toute l'attention que les médias portent aux missions militaires et, indirectement, à son père ou à sa mère militaire.

Q. C'est intéressant. Pouvez-vous développer cet aspect médiatique?

R. Comme ma belle-mère me l'a dit en 1994 à mon retour du Rwanda, évoquant sa propre expérience pendant la Deuxième Guerre mondiale alors que son pays était en guerre, tout le monde doit faire des sacrifices, mais il y avait l'élément que tout le monde est affecté également. Aussi dans le passé, il n'y avait pas les moyens de communication actuels, les médias n'étaient pas omniprésents et les informations étaient davantage censurées.

Revenons à la façon dont les enfants vivent l'absence de leur parent qui fait la guerre quelque part: le père de l'enfant d'à côté peut être plombier ou fonctionnaire, mais il rentre chez lui tous les soirs; lorsque l'enfant dont le père ou la mère est dans l'armée apprend, par l'intermédiaire d'un pair ou d'un compagnon qui a vu un reportage sur le conflit, que des militaires ont été tués ou blessés, l'enfant pense immédiatement qu'il peut s'agir de son père ou de sa mère.

Je vais vous donner un exemple vécu sur le pouvoir des médias: alors que j'étais rentré du Rwanda, il a fallu un an à mes proches pour reprendre leur conversation à 6 h 30, heure de l'émission de radio *As It Happens* au cours duquel j'étais généralement interviewé par Michael

Enright, lorsque j'étais au Rwanda. J'ai donc dû dire à ma famille: «Je suis là, vous pouvez me parler, vous n'avez pas à écouter *As It Happens* en silence.»

Cette médiatisation constante ajoute au sentiment que les familles de militaire sont là-bas, qu'elles partagent la mission avec leur père ou leur mère, en vivant les tensions et les conflits, alors que le reste du Canada n'y pense pas parce que le pays n'est pas vraiment en guerre.

Q. Que pensez-vous de notre rôle de fournisseurs (civils) de services de santé mentale destinés aux familles et aux anciens combattants?

R. En ce qui concerne les familles, il y a un écart, au niveau professionnel, mais la communauté thérapeutique ne saisit pas l'ampleur de l'impact sur les enfants et les adolescents, non seulement en ce qui concerne la dépression mais aussi le suicide; nous commençons à peine à entendre parler de suicide chez les adolescents de ces familles.

Ce que nous avons découvert, c'est que même les personnes qui ont travaillé dans les milieux militaires ne savent pas traiter les enfants parce que le gouvernement fédéral a refusé de s'engager vraiment à aider les familles. Cette aide vient au hasard, au cas par cas, soit du ministère de la Défense nationale, soit du ministère des Anciens combattants.

Lorsqu'il est question d'atténuer la souffrance chez un ancien combattant, on dirige la personne en détresse vers un thérapeute qui prescrira une psychothérapie ou une médication—d'après mon expérience, c'est comme je servais de cobaye en attendant que le médecin découvre le bon médicament — on ne doit pas négliger le soutien apporté par les pairs. Les centres de soutien aux familles dans les grandes bases comme Val Cartier sont utiles, mais le réserviste qui est à Matane, loin de Val Cartier, n'y a pas accès, et c'est le seul de la ville à avoir servi en Afghanistan.

Pour l'ancien combattant, la mission se décompose en phases: la première est la préparation à la mission et le stress qui l'accompagne, ensuite vient la phase de déploiement et le stress qui va avec, enfin le soldat rentre chez lui — le soldat qui revient est-il le même que celui qui est parti? Je sais que pour moi-même, je n'étais pas le même mari, ni le même père que lorsque je suis parti. La famille du vétéran a souffert de stress et de traumatismes; et tout d'un coup le membre de la famille qui revient a changé psychologiquement et peut-être même physiquement, ce qui crée une nouvelle dynamique dans la famille.

La question qui se pose alors est de savoir si la famille peut survivre à la phase d'ajustement, c'est-à-dire qu'avec tout ce qu'elle a déjà vécu, la famille peut-elle maintenant intégrer un père qui souffre de stress post-traumatique et dont elle ne sait pas, lorsqu'elle le regarde, s'il va exploser ou se mettre à pleurer. L'incapacité du parent à s'adapter peut l'amener à boire ou à abuser physiquement des membres de sa famille; il est impossible de supposer qu'au retour du parent militaire les choses reviendront à la normale; ce qui

risque de se passer est l'exacerbation de toutes les tensions familiales qui existaient déjà.

Il existe un grand vide quant à la manière de traiter la famille, même parmi les personnes qui connaissent le milieu militaire.

Lorsque vous demandez à un thérapeute civil d'aider une famille de militaires, il doit relever d'autres défis pour comprendre la culture militaire. Certains thérapeutes ont travaillé avec des policiers, des pompiers qui ont été traumatisés, mais, pour traiter des personnes qui viennent d'une culture darwinienne — car la culture militaire est très darwinienne — vous devez donner votre 100% sinon l'armée n'aura que faire de vous. L'armée est impitoyable en raison de ce qu'elle exige du soldat — cette atmosphère est omniprésente dans cet environnement. Ce n'est pas une culture qui projette aisément sa faiblesse surtout si elle n'est pas visible; en effet, car la deuxième caractéristique de cette sous-culture est sa visibilité: ce qui n'est pas visible est difficile à comprendre.

Imaginez que vous venez de l'extérieur et que vous pénétrez dans cet environnement, qui est différent culturellement de l'environnement général, où activité et savoir sont régis par un code très exigeant, et qui a sa propre langue. Le thérapeute civil qui pénètre dans ce milieu a beaucoup de choses à apprendre, pour se faire accepter par l'ancien combattant qui demande de l'aide. Ce que je veux dire, c'est que si le thérapeute ne fait pas la différence entre un caporal et un général, ne connaît pas les acronymes militaires, ne fait pas la différence entre un pilote et un préposé à la maintenance des avions, entre un fantassin et un mécanicien, il aura du mal à être crédible; dès la première rencontre, le thérapeute risque de créer une barrière infranchissable entre l'ancien combattant et lui-même.

Q. Que faut-il faire, à votre avis, pour régler ce problème?

R. Ce qui est nécessaire, c'est la recherche, l'intensification des échanges en matière de connaissances et d'aptitudes entre cet environnement et la communauté thérapeutique, sous forme d'articles de recherche évalués par les pairs et placés sous le signe de la rigueur intellectuelle pour que ces données soient validées, et qu'il ne s'agisse pas d'anecdotes stupides — et cela n'a jamais été fait. Je trouve scandaleux, que d'un côté les militaires n'écrivent pas suffisamment et que de l'autre des personnes de l'extérieur traitent de sujets qu'elles n'ont pas suffisamment étudiés.

Le dernier point est le soutien apporté par les pairs — quels que soient la thérapie et les médicaments, qui sont importants, et même essentiels — on a aussi besoin de l'appui de ses pairs. J'ai eu besoin d'un minimum de plusieurs séances par semaine, entre trois et quatre heures, avec un pair qui ne faisait que m'écouter, sans poser de questions idiotes; ce pair doit être de préférence quelqu'un d'extérieur à la famille.

Il n'existe pas de structure de ce type pour les adolescents. Comment établir une structure de soutien pour les adolescents, comment l'alimenter, comment créer la communication entre les adolescents pour aider celui qui souffre. Les écoles n'ont rien fait pour mettre en place une structure de soutien par les pairs, d'adolescent à adolescent ou de professionnel à adolescent, et ce manque de soutien se traduit par une hémorragie entre les séances de thérapie.

Q. L'Afrique ressemble à une blessure ouverte avec tous ses conflits (Rwanda, Ouganda, Sierra Leone, Somalie, Soudan). Dans votre livre sur les enfants soldats vous écrivez que nous pensons que ce problème ne nous concerne pas, et que nous sommes en train de créer la prochaine génération de problèmes si nous n'agissons pas maintenant. Le premier monde nie-t-il collectivement ce problème? Que devons-nous faire pour arrêter l'hémorragie?

R. La question qui vient à l'esprit est de savoir si nous, dans le monde développé, pensons que tous les humains sont humains: un enfant kidnappé, abusé, drogué et endoctriné dans la violence et la crainte, puis armé, entraîné et programmé pour tuer, est-il l'égal de votre propre enfant? Un enfant de 10 ans au milieu d'une guerre civile ou d'un génocide est-il aussi humain que votre propre enfant? Dans nos sociétés sophistiquées, une alerte AMBER nous affole, ce qui est normal, et mobilise tout le pays; pourtant, des centaines de milliers d'enfants sont abusés dans ces zones de conflit. Ces mêmes sociétés qui croient aux droits de la personne n'ont pas été capables de résoudre ce problème, si ce n'est de manière aseptisée au moyen de conventions internationales, de structures juridiques, d'ONG pour la réhabilitation et la réintégration des enfants; malgré tous ces efforts, malgré les lois qui stipulent qu'il est criminel de recruter des enfants, rien de tout cela n'a fondamentalement fait diminuer le nombre des enfants soldats depuis les années 80; tout cela est utile pour combattre l'impunité, pour récupérer ces enfants qui ont été abusés. Je dois ajouter cependant que certains de ces enfants sont très résilients, comme ces garçons de 14 ans qui ont des capacités de leadership d'hommes de 25 ans, mais rien n'a été fait pour empêcher les adultes de les recruter et d'en faire des armes de guerre.

Nous n'avons pas fait grand-chose non plus pour neutraliser l'arme que représentent ces enfants-soldats. Lorsqu'il s'agit d'un char, nous utilisons un canon anti-char; mais s'il s'agit d'un enfant armé d'un AK-47 ou de toute une bande d'enfants, doit-on répondre en tirant dessus comme s'il s'agissait d'un belligérant ordinaire? A l'heure actuelle, la doctrine de tous les pays du monde stipule que les nations ont le droit de se défendre et que si des enfants sont armés, nous pouvons utiliser la force pour les arrêter. Ce vide juridique a permis de continuer à utiliser les enfants comme soldats, et les nations développées ont adopté la solution la plus facile, c'est-à-dire démobiliser les enfants, les réhabiliter et les réintégrer. Il est beaucoup plus difficile

d'empêcher les adultes de recruter des enfants: comment faire de ces enfants une charge pour l'adulte qui veut les utiliser? C'est au centre de ce que je fais en ce moment: trouver la tactique, la formation, les organisations, les équipements comme les armes non mortelles pour neutraliser ces enfants et trouver la manière d'empêcher leur recrutement dans les zones de conflit. Je ne cherche pas à arrêter un conflit mais à sortir les enfants de l'équation.

Q. Pour revenir à votre deuxième livre sur les enfants soldats, vous parlez de votre propre enfance et du rôle de l'imagination, notamment du roman de Saint-Exupéry *Le petit prince* comme source de résilience pour aider à affronter les défis à venir. Comment ce livre vous a-t-il aidé à surmonter vos propres difficultés? Comment pouvons-nous offrir une enfance plus humaine, axée sur l'imaginaire aux enfants du tiers-monde, surtout ceux qui se trouvent dans des zones de conflit?

R. Il existe une ONG, Clowns sans frontières, qui a été créée par un groupe de jeunes comédiens de Montréal. Je les ai rencontrés et leur ai demandé ce qu'ils faisaient. Ils m'ont répondu qu'ils allaient dans les camps de réfugiés apprendre aux enfants à jouer, à chanter et à rire. Cela les aide à affronter les difficultés. J'ai l'impression qu'il y a eu récemment une explosion du nombre des ONG qui développent le côté moins sérieux des enfants, leur côté plus axé sur l'imaginaire et le jeu. A mon avis, l'imaginaire à l'intérieur de chacun d'entre nous, quelle que soit notre culture, qu'il s'agisse de rêver au prince charmant, d'établir un lien privilégié avec le monde animal ou simplement d'adapter l'environnement à notre imagination, cet imaginaire ne disparaît jamais. On peut l'oublier ou le supprimer, mais même les prisonniers peuvent y revenir pour y trouver du réconfort ou l'utiliser comme guide pour affronter la souffrance.

Je pense que ce que Saint-Exupéry essayait d'expliquer dans son livre *Le petit prince*, à l'époque de la Deuxième Guerre mondiale, c'est que l'imagination est innée, chez tous mais plus particulièrement chez les enfants, et qu'elle peut aider les adultes en période de détresse ou de difficultés, les protéger de la douleur physique ou psychologique; mais l'imagination doit être nourrie. Alimenter et encourager cette capacité chez ces enfants – est un des thèmes de mon livre.

Certaines personnes m'ont dit: «Roméo, tu es un romantique»; cela peut être un compliment mais être aussi péjoratif parce qu'à l'époque j'étais dans un monde très dangereux au Rwanda; je dirais toutefois que le romantisme est ce qui donne sa force à l'imaginaire.

Q. N'est-ce pas en contradiction avec les valeurs militaires?

R. Non, parce que je pense que plusieurs grands romantiques ont été militaires. Après mon diplôme de fin de 12<sup>e</sup> année, un prêtre nous a emmenés faire une retraite de trois

jours. Un prêtre plus âgé qui avait été aumônier militaire pendant la Deuxième Guerre mondiale nous a expliqué qu'il était évident que les militaires les plus disciplinés, les plus rigoureux et même les plus agressifs pouvaient être les plus sensibles, surtout s'ils avaient été témoins de situations extrêmes dans la vie comme dans la mort. La personne la plus sensible face à l'être humain et à sa souffrance, c'est le soldat. Il est le dernier à utiliser la force parce qu'il a été formé à cette discipline et parce qu'il connaît l'impact de la souffrance sur les autres êtres humains

Il y a aussi une autre raison pour laquelle le stress post-traumatique est plus répandu de nos jours: dans le passé, les guerres se livraient entre militaires, et cela était très clair. Maintenant, les civils se détruisent mutuellement dans des guerres entre factions pour avoir la supériorité. Les soldats ne savent plus faire la différence entre l'ennemi et la population civile.

Q. Quelles sont les valeurs que vos parents vous ont transmises? Lesquelles vous ont inspiré dans votre vie?

R. Dans ma famille, c'était très simple: s'assurer que le toit ne fuit pas, qu'il y a à manger sur la table et que le chauffage fonctionne, c'était les responsabilités fondamentales et les devoirs des parents. Ensuite venaient les valeurs plus élevées: avoir une éthique de travail, une discipline personnelle, s'efforcer d'atteindre ses ambitions, avoir conscience de la dimension religieuse, seulement après que les besoins de base étaient assurés.

Mais si, comme mon père, vous grandissez dans le dénuement, vous assurez le quotidien à votre famille, mais jamais aux dépens des autres. Vous ne faites pas souffrir les autres pour satisfaire à vos besoins en faisant souffrir les autres. Ne jamais voler était une valeur profondément ancrée chez mon père. Le pire péché dans l'armée, c'est le vol. Ce que mon père nous a aussi inculqué est de ne jamais être avare—il ne s'agit pas d'être dépensier mais de ne jamais avoir peur de partager. Le partage était un mode de vie chez nous, parce que nous étions entourés de personnes plus pauvres que nous et qu'on n'abandonne jamais un autre être humain.

Ces principes provenaient de l'expérience de mon père dans sa lutte pour la survie lorsqu'il était jeune et seul, et de l'expérience de ma mère pendant la guerre. Mon père venait d'une famille de mineurs; il a perdu ses parents lorsqu'il était très jeune et est parti travailler dans une ferme dans l'Ouest; il n'a jamais eu un cent et a quitté l'école en 8<sup>e</sup> année. Il a travaillé très dur pour gagner chaque dollar. Il s'est engagé dans l'armée parce que c'était tout ce qu'il y avait. Ma mère vient d'une famille de la bourgeoisie européenne; elle a vécu six ans de privations à cause de la Deuxième Guerre mondiale; c'est ce qui a profondément ancré chez mes parents la façon de traiter les autres êtres humains.

Q. Vous avez été militaire toute votre vie et vous venez d'une famille de militaires. À quel moment avez-vous pris

conscience que vous aviez une autre carrière comme auteur, conférencier, politicien? Y a-t-il eu un moment décisif?

R. Mon père était militaire de carrière, nous vivions dans un logement pour militaires, tout autour de nous était militaire; j'étais dans les cadets, la profession de soldat était innée dans notre famille—j'ai étudié dans un collège militaire et non dans une université civile. J'ai épousé une jeune fille dont le père et le grand-père étaient militaires de carrière, officiers. Nous vivions sur une base militaire, ma femme a même fait l'école aux enfants de la base. Nous baignions dans tout ce qui était militaire, nos enfants ont aimé leur expérience au sein des cadets. C'était notre principal sujet de conversation. Soudain, après ma thérapie et les soins qui ont suivi mon expérience au Rwanda, l'armée a décidé de me donner mon congé pour raisons médicales à cause de ma blessure, c'était en décembre 1999. Un scénario horrible se présentait: qu'allais-je faire le restant de mes jours? Que fait à Québec un général trois étoiles qui a été blessé? Je savais que je voulais continuer à travailler: nos enfants étaient encore à l'université parce que je m'étais marié tard, et je ne me voyais pas rester assis à ne rien faire. Je me serais bien vu marchand de chaussures! Mais trois mois après ma libération de l'armée, je ne savais pas ce qui me garantirait un revenu fixe pour nourrir ma famille.

Q. Excusez la naïveté de ma question, mais n'est-il pas possible de vivre d'une pension militaire?

R. Non, une pension militaire ne permet pas de vivre, ce n'est pas suffisant, surtout avec deux enfants à l'université. En outre, je ne voulais absolument pas rester inactif; je ne suis pas très bon pour rester à la maison, pour jardiner, et pas très efficace pour les travaux d'entretien. Pour la première fois de ma vie, j'ai dû décider, après avoir quitté mon uniforme, de ce que j'allais faire sur le plan professionnel. Heureusement pour moi, une importante conférence était prévue en 2000 sur les enfants traumatisés par la guerre et sur la protection de l'enfance; elle était commanditée par le Canada et 100 pays allaient y participer. Je connaissais l'une des organisatrices que j'avais rencontrée lorsque j'étais militaire, je l'ai donc contactée et lui ai dit: «Vous savez j'ai été confronté à ces enfants pendant la guerre, j'ai appris un certain nombre de choses sur eux, si cela vous intéresse je pourrais faire une conférence sur ce sujet.» J'avais présenté quelques conférences sur la guerre au Rwanda, mais principalement dans un environnement militaire. Les organisateurs ont accepté ma proposition, et pendant les quatre jours de la conférence j'ai été nommé conseiller spécial auprès du ministre du Développement international pour les enfants traumatisés par la guerre; je ne l'ai jamais regretté. Ce poste à temps partiel m'a permis de me concentrer; de plus en plus de personnes, et même des membres de ma famille, m'ont demandé de décrire mes expériences dans un livre, car elles voulaient savoir ce qui s'était passé. Ces deux activités étaient complémentaires.

Q. Votre famille a-t-elle lu votre livre *J'ai serré la main du diable*?

R. Elle ne l'a pas encore lu. J'ai ensuite reçu une bourse pour poursuivre mes recherches à la *Carr Foundation* de l'université Harvard. Peu de temps après, le premier ministre Paul Martin m'a invité à siéger au Sénat.

Q. Le public perçoit généralement le Sénat comme une chambre de second examen modéré et réfléchi, autrement dit, à ses yeux, un sénateur est une personne qui n'est pas très active. Pourquoi avez-vous choisi d'être sénateur? Avez-vous pris le temps d'y réfléchir?

R. Non je n'ai pas pris le temps d'y réfléchir, j'ai saisi l'occasion qui se présentait. Lorsque j'étais militaire, j'avais

témoigné devant des comités de la Chambre des communes et devant des comités sénatoriaux, et je savais que je pouvais faire beaucoup plus de l'intérieur que de l'extérieur.

Q. Quelques conseils, pour conclure?

R. Quelques conseils pour vos collègues: on constate qu'il n'existe pratiquement pas d'articles scientifiques sérieux sur le travail à faire auprès des enfants et des adolescents à risque de stress psychologique, qui seraient susceptibles de faire avancer les choses et d'aider ces enfants et leur famille: il est donc grand temps de s'y mettre!

Merci de nous avoir accordé de votre temps, sénateur Dallaire.

## JCACAP Psychopharmacology Section— Authors Needed!

The editors of the Psychopharmacology section are requesting your submissions in order to encourage a diversity of opinion and discussion in our journal. Wait times between article submission and publication are usually minimal.

This is a great opportunity for those wanting to gain exposure and practice writing journal articles, and publications always look great on your CV. You don't even have to do it all yourself—the section editors are willing to partner with you to make sure the article meets JCACAP standards.

If you have original research, case reports, novel therapeutic uses of psychotropic medications or new drug reviews that address the needs of child and adolescent psychiatrists, and want them published in a PubMed Indexed journal for all the world to see, send us your submission—we'll make you famous!!\*\*

\*\*Psychopharmacology section editors are not responsible for the deluge of job offers, autograph requests, speaking engagement invites, or legions of adoring fans you may receive following publication of your article.

Psychopharmacology Section editors: Dr. Dean Elbe, Dr. Sheik Hosenbocus,  
Dr. Dorothy Reddy correspondence: delbe@cw.bc.ca